

BLITZKRIEG !

L'INVENTION DE LA GUERRE MÉCANISÉE

S o m m a i r e

INTRODUCTION	7
--------------	---

1^{ère} partie La Grande Guerre un sanglant laboratoire

CHAPITRE I L'impasse tactique	12
----------------------------------	----

CHAPITRE II La Grande Guerre, laboratoire de la guerre moderne	23
---	----

CHAPITRE III Une révolution militaire est en marche	49
--	----

2^e partie Da la théorie à la pratique

CHAPITRE IV La paternité contestée du <i>Blitzkrieg</i> à l'allemande	72
--	----

CHAPITRE V L'enlisement conceptuel franco-britannique	87
--	----



CHAPITRE VI	
Pendant ce temps de l'autre côté du Rhin	107
CHAPITRE VII	
La vision soviétique	135
CHAPITRE VIII	
La troisième dimension et la bataille terrestre	153
CHAPITRE IX	
La tactique d'assaut germanique	171
3^e partie	L'épreuve de la bataille
CHAPITRE X	
L'éclatante démonstration	188
CHAPITRE XI	
Les limites du système	225
CONCLUSIONS	252





La Grande Guerre, laboratoire de la guerre moderne

Les Allemands misent sur l'homme

La *Kaiserheer*, tout comme ses adversaires, doit résoudre le problème posé par le blocage provoqué par le retranchement et les armes à tir rapide. La liberté d'initiative importante laissée aux officiers sur le front va être à l'origine de la rapidité d'adaptation des tactiques d'infanterie.

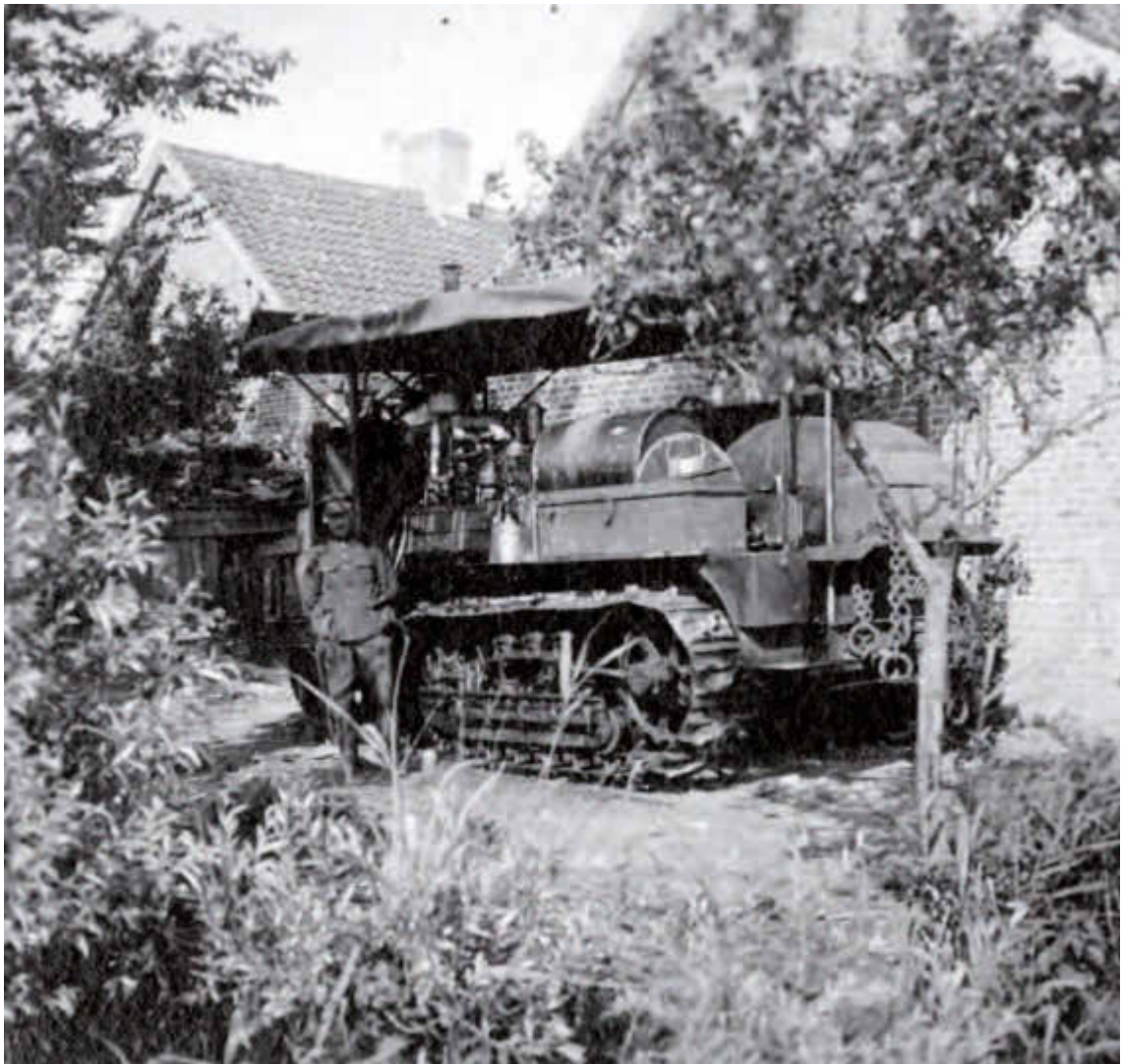
Pendant que des unités entières se font étriller, certaines formations allemandes, ayant bien intégré l'esprit de la doctrine adaptée aux tirs rapides, conquièrent des positions presque sans pertes en obtenant d'abord la supériorité du feu. C'est le cas du jeune *Leutnant* Erwin Rommel à Bleid dans les Ardennes belges. Dans son livre, *L'infanterie attaque*, il explique comment il procède pour investir le hameau tenu par l'armée française : « *La plus grande force ennemie est retranchée dans les maisons de l'autre côté de la route. Aussi, je devais prendre ces constructions en premier. Mon plan d'attaque était d'ouvrir le feu avec ma seconde section sur l'ennemi planqué au rez-de-chaussée et dans les greniers, tandis que l'autre*

partie de ma troupe prendrait les maisons d'assaut par la droite. Très rapidement le détachement d'assaut se munit de troncs en guise de béliers pour enfoncer les portes. Nous prenons également des gerbes de paille afin d'enfumer les hommes camouflés. Pendant ce temps, mes éléments d'appui se couchent le long de la lisière et se tiennent prêts à ouvrir le feu. Le parti d'attaque a fait ses préparatifs sous un couvert parfait. Nous sommes prêts à y aller. À mon signal, l'autre section ouvre le feu. Je me rue en avant au travers de la route avec la première. L'ennemi dans les maisons tire principalement dans la direction de la bordure. La formation d'assaut est maintenant protégée par les constructions et abritée des tirs adverses. Les portes cèdent le passage devant les coups répétés du bélier. Les gerbes brûlantes sont jetées sur le sol en terre battue de la maison, qui est couvert de céréales et de fourrage. Le Français qui sauterait par la fenêtre atterrirait sur nos baïonnettes. Très vite, les flammes lèchent le toit. Les ennemis encore en vie laissent tomber leurs armes. Nos pertes se comptent en quelques blessés légers¹. » Rommel n'est pas le seul à utiliser ces principes. Tout au long de la ligne de front, l'accent est mis de plus en plus sur la possibilité d'attaquer

La première solution peut être mise en œuvre par l'aviation, la seconde par les gaz et la troisième, par les chars de combat. En 1916, le premier procédé n'est pas encore au point pour pouvoir transporter un grand nombre d'hommes par-dessus les tranchées et les déposer sur les arrières de l'ennemi. Le second, quoiqu'employé avec succès par les Allemands au cours d'une attaque dans la région d'Ypres au printemps de 1915, trouve bientôt sa

parade : le masque à gaz à capsule filtrante.

Le troisième procédé est le seul à offrir des possibilités incontestées. Aussi, les Anglais construisent les premiers chars pour sortir de l'impasse. Cette nouvelle arme leur paraît être la solution la plus réaliste pour pouvoir enfin en finir avec l'impasse tactique dans laquelle les belligérants se trouvent. Le but n'est pas uniquement de percer les positions ennemies, mais aussi de rendre aux opérations leur





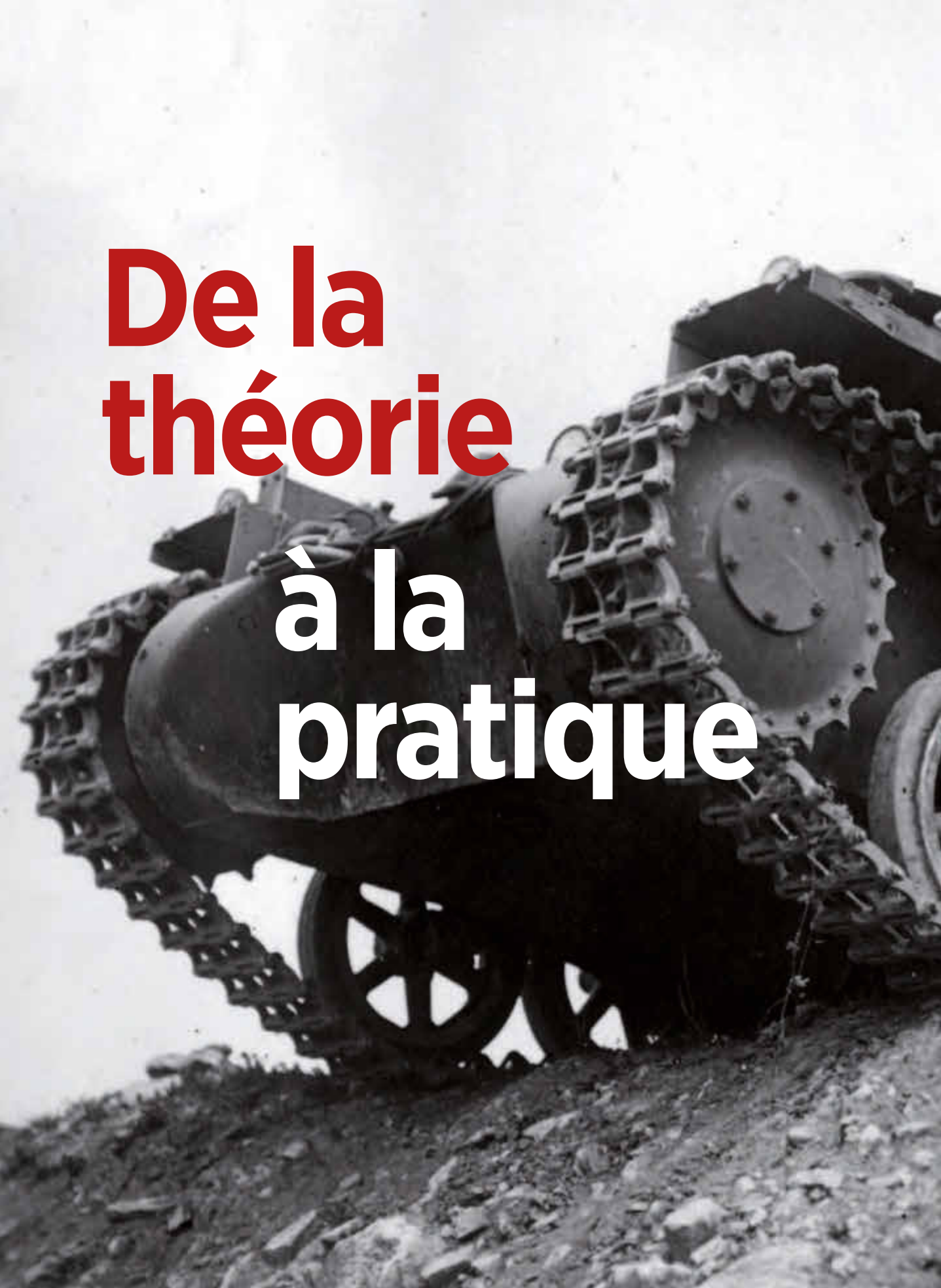
mobilité d'antan. Curieusement, c'est pratiquement en même temps que le général J.B. Estienne de la 1^{re} Armée française et le lieutenant-colonel E.D. Swinton de l'Armée britannique aboutissent à des conclusions identiques.

Swinton est considéré comme l'inventeur du tank. C'est lui qui le premier a l'idée de construire un engin chenillé, armé, et protégé par un blindage. Dans son courrier de suggestion à la base de l'invention, il estime qu'il faut mettre au point un engin susceptible de se déplacer en tous terrains, en neutralisant les barbelés, tout en transportant canons et mitrailleuses et leurs servants à l'abri de la mitraille. Très vite, il apparaît que les châssis de tracteurs chenillés pourraient servir de plates-formes à un tel engin. Malgré l'opposition latente du ministère de la Défense et du haut commandement britannique, des essais peu concluants ont lieu dès 1915. Parmi les

rares convaincus, se trouve Winston Churchill, alors Premier Lord de l'Amirauté. Il met sur pied le *Landship Committee*⁵, chargé de suivre le développement d'un engin nouveau. L'idée de départ est de construire une espèce de cheval de Troie, capable de déposer cinquante hommes avec armes et bagages derrière les lignes ennemies. La taille imposante d'un tel colosse est impossible à réaliser avec les moyens techniques de l'époque, en particulier à cause de l'absence d'un moteur suffisamment puissant. Aussi le concept est fortement amendé, pour devenir finalement le cuirassé terrestre rhomboédrique⁶ que l'on connaît. Comme le comité émane de l'amirauté, c'est à un marin qu'échoit la lourde tâche de mener à bien ce projet : le lieutenant Wilson. C'est ce dernier qui préside aux essais qui aboutissent dès le mois de septembre 1915, à la présentation de *Little Willie*. Il n'est encore qu'une première ébauche du futur char de combat dont le but était de démontrer la faisabilité du projet

**De la
théorie**

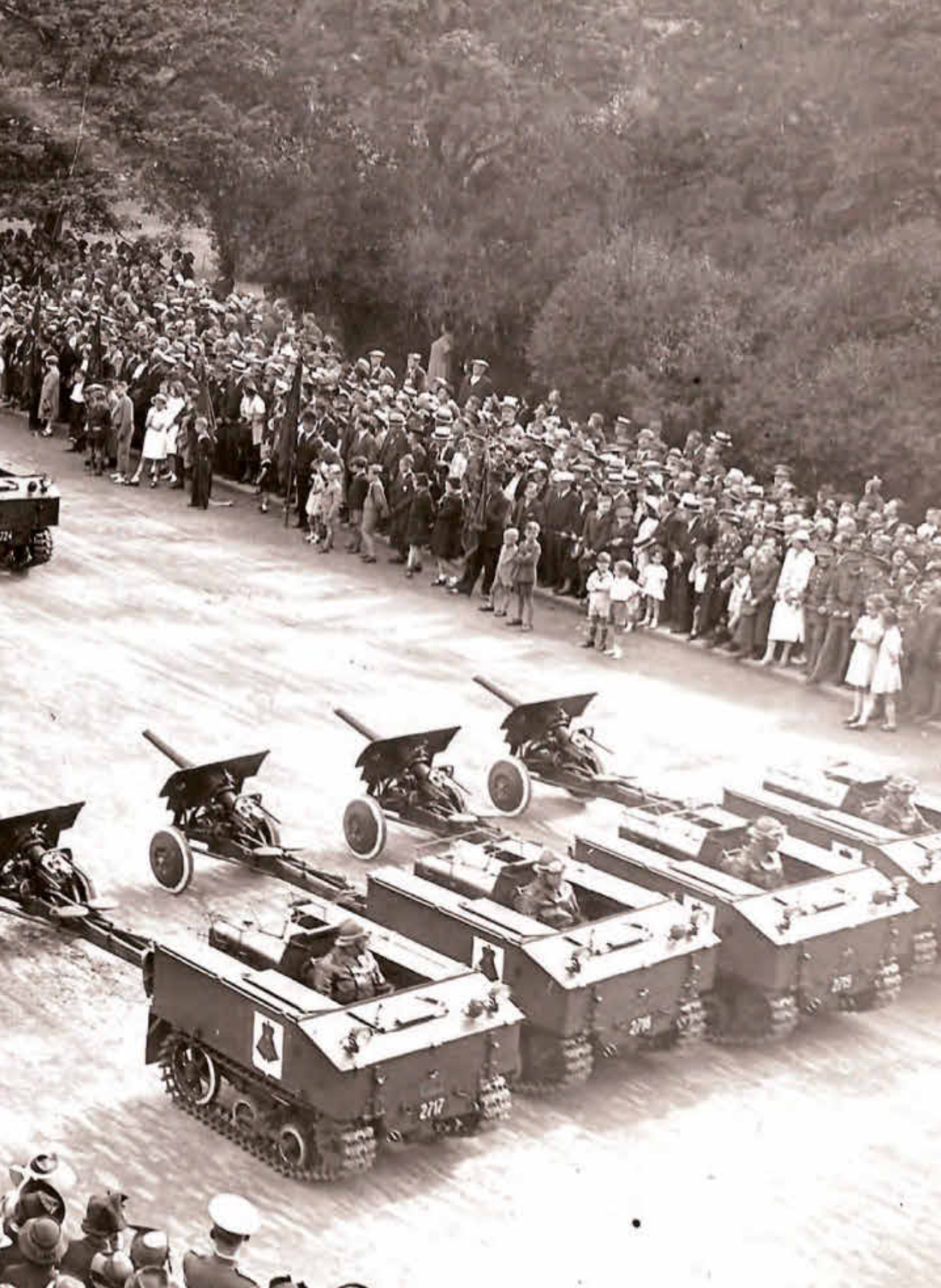
**à la
pratique**



DEUXIÈME PARTIE











de subir les vicissitudes d'un conflit meurtrier sur leur sol national. Le « miracle hollandais », comme on l'a appelé dans l'immédiat après-guerre, a eu pour effet de plonger le peuple des Pays-Bas dans le mirage que cette situation se reproduirait en cas de nouvelle conflagration. Cette espérance a modelé la politique militaire de La Haye jusqu'à rendre les moyens défensifs du pays particulièrement obsolètes, faibles et inefficaces. En rechignant à des dépenses élémentaires pour moderniser l'armée et en isolant le pays dans une volonté stricte de neutralité, le gouvernement des Pays-Bas ne s'est pas donné les moyens de sa politique. Avoir ignoré l'adage *Si vis pacem para bellum*¹² va précipiter le pays dans une spirale délétère qui va mener au naufrage cette nation tournée vers la mer.

En effet, les conséquences de cette négligence ont pour effet de ne pouvoir entraîner qu'un très faible contingent d'appelés pour une période bien trop courte pour assurer une formation militaire de qualité. Le système fortifié est presque laissé à l'abandon. La mobilisation générale est décrétée le 28 mai 1939. Si elle se déroule de façon satisfaisante, les effectifs sont utilisés pour moderniser les systèmes défensifs et n'ont dès lors que trop peu de temps pour parfaire leur formation militaire déficiente.

L'analyse de la composition de l'armée de campagne néerlandaise sur pied de guerre démontre la faiblesse de ses moyens. Elle aligne quatre corps d'armée forts chacun de deux divisions, d'un régiment de troupes légères, d'une artillerie de corps et des unités de service afférentes. Une division légère caractérisée par sa mobilité combat à leurs côtés. Elle se compose de deux régiments de cyclistes, de deux de husards-motocyclistes, d'un régiment d'artillerie complétés par deux malheureux escadrons de douze véhicules blindés. En dépit de ses faibles moyens, cette unité peut être considérée comme étant la plus moderne de l'armée néerlandaise. Elle va jouer un rôle clé dans la lutte

montée sur camions. *In fine*, les brigades de chars complètent le tableau. Celles-ci sont constituées de quatre bataillons de trente-deux chars moyens du type T-28.

Pour être complet, il faut ajouter que les divisions de cavalerie montée incorporent un régiment mécanisé aux côtés des cavaliers traditionnels. Ces formations, héritées d'une époque glorieuse, mais totalement dépassées, sont censées soutenir les brigades mécanisées dans leurs mouvements d'enveloppement.

Si l'ensemble paraît idyllique, il pèche néanmoins par plusieurs défauts majeurs. Les unités motorisées sont organisées selon une structure bien trop complexe. Les différentes armes ne sont pas placées sous un commandement unifié, qui pourrait le cas échéant former des groupements de combat en fonction des situations données. Au contraire, elles sont assignées à l'avance aux différents corps ou armées, qui peuvent les utiliser à leur guise.

Un géant déséquilibré

En 1935, il est indéniable que l'Armée rouge possède la plus efficace des organisations blindées jamais mises sur pied. Elle est en avance sur les autres nations en matière de concepts tactiques, de coopération interarmes et de mécanisation. Cependant, le Kremlin va faire marche arrière et détruire le magnifique outil qu'il possède à un moment où il fait face à ses maladies de jeunesse. Les causes de cette déchéance sont multiples.

Il y a tout d'abord les enseignements de la guerre d'Espagne qui débouchent sur des conclusions pour le moins incorrectes. Effectivement, en 1937, un certain nombre d'officiers russes sont envoyés en tant que conseillers dans l'armée républicaine hispanique. Ils en revien-

nent avec la conviction que les principes de la bataille en profondeur ne sont pas valides. Ils en veulent pour preuve qu'à part dans le cas d'un combat de rue les positions défensives ont toutes été submergées par la pression sans relâche exercée par l'utilisation combinée de l'artillerie, de l'infanterie et des chars utilisés en appui. La victoire de Franco n'a nulle part été obtenue par une percée en profondeur. Le général Pavlov, l'expert en chars envoyé en Espagne, en tant qu'observateur rapporte à Staline que les chars ne peuvent jouer un rôle seuls sur le champ de bataille et il recommande que les bataillons de chars soient distribués dans les unités d'infanterie en tant qu'appui rapproché¹³. Toukhatchevski réplique avec raison, en affirmant qu'il est impossible d'associer de l'infanterie non motorisée et des chars sans perdre l'immense bénéfice de leur mobilité.

C'est alors que la terreur hystérique des purges staliniennes se déclenche. La majorité des officiers, les plus talentueux de toutes les armes confondues sont exécutés. En ce qui concerne ceux qui se sont intéressés, pour des raisons professionnelles, aux idées de la guerre de mouvement exposées par Fuller et de Liddell Hart, ils se voient critiqués. Ils ne sont pas stigmatisés pour leurs prises de position sur le plan tactique, mais sur le fait qu'ils défendent des idées venues d'occident, considérées comme antirévolutionnaires, bourgeoises et incompatibles avec une société marxiste. Toukhatchevski, le véritable architecte de l'arme blindée soviétique disparaît dans la tourmente.

En juillet 1938, une commission spéciale se réunit sous la présidence du représentant du commissaire du peuple à la défense, Koulik, pour examiner les conclusions des opérations en Espagne. Suite à ces enseignements, Pavlov, devenu entre-temps responsable de l'organisation des troupes mécanisées, y dépose ses conclusions. Il met en exergue la difficulté de







pilotes rouges étaient tellement effrayés par les batteries antiaériennes (8 pièces) qu'ils s'approchaient rarement du front. Ceci amena enfin à employer la Flak dans la dernière grande offensive de la guerre espagnole en Catalogne, dans les proportions suivantes : sur la totalité de l'approvisionnement en munitions tiré par ces pièces, 93 % furent tirés sur un but terrestre, et 7 % sur l'objectif aérien. Ainsi employée, l'artillerie Flak précédait l'infanterie dans l'attaque et, dans le combat, était traînée par des chars²⁰. »

Les alliés ayant négligé les potentialités de l'aviation d'assaut, oublient également de prévoir une réplique sol-air réellement efficace. C'est donc bien démunies en matière de DCA que les unités franco-britanniques et belges vont entrer en guerre.

Et les parachutistes ?

Enfin notre étude de l'utilisation de la troisième dimension ne saurait être complète sans aborder l'utilisation des troupes aéroportées. Celle-ci est envisagée pour la première fois en 1918 par le chef de l'U.S. Army Air Service, le colonel Billy Mitchell, qui envisage d'équiper de parachutes des éléments de la *1st Infantry-Division* pour les larguer sur Metz dans le cadre d'une offensive majeure pour rompre le front allemand. Le *General Pershing* donne son accord et le *Major Lewis H. Brereton* est chargé de préparer l'opération. Elle n'aura jamais lieu du fait de l'Armistice²¹. Les Russes sont les premiers à mettre sur pied des unités aéroportées à l'échelle du bataillon, suivis à partir de 1935 par les Allemands. Les alliés de leur côté ne prennent pour ainsi dire aucune mesure pour développer l'arme aéroportée pendant l'entre-deux-guerres.

Dans le cadre d'une guerre moderne, les troupes lâchées du haut des airs permettent de menacer l'ennemi dans ses arrières et sur ses

PHASE 3

Les blindés en s'insinuant dans tous les points faibles ennemis, finissent par percer et se répandent tel un torrent derrière les lignes adverses, après avoir le cas échéant prêté main forte à l'infanterie



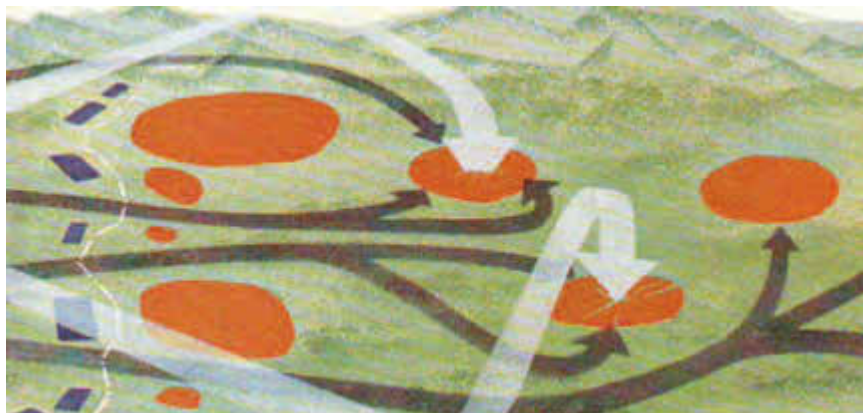
d'assaut pour élargir la brèche obtenue. Les cibles prioritaires sont l'artillerie, les défenses antichars et les lignes de communication afin de paralyser complètement le ravitaillement et les mouvements de l'adversaire, générant

chez lui une confusion portée à son comble. Le but est maintenant d'encercler les défenseurs et de réduire à néant toutes les possibles velléités de contre-attaque. Les poches de résistance sont laissées aux soins de l'infanterie à pied dont la tâche est de les réduire. Cette action est facilitée par la situation désespérée des assiégés. En effet, l'encercllement, la disparition de toutes formes d'appui et de soutien ainsi que la coupure des lignes de commandement et de communication ont un effet démoralisant redoutable.

PHASE 4

Commence alors la phase d'exploitation de la percée obtenue. Sans s'occuper de protéger leurs flancs, les *Panzerdivisionen* foncent à travers l'intérieur du territoire. Le temps de réaction généralement long de l'adversaire et le déficit

d'armes antichars permet de pénétrer en profondeur et d'atteindre le but stratégique fixé. C'est à ce moment qu'il leur est possible d'obtenir un résultat décisif sur le déroulement de la bataille par une manœuvre d'enveloppement, l'*Aufrollen*.



Guderian affirme qu'il n'y a pas de risques majeurs à ce moment du combat, car la bataille ne saurait avoir lieu qu'à l'endroit où se trouvent ses chars. L'avantage de la mécanisation des unités blindées permet de porter l'attaque d'une manière indépendante des infrastructures ferroviaires.

